

# La fenaison

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 24

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256171>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En effet, M. Morissot avait reçu antérieurement de magnifiques propositions dont, par délicatesse, il s'était abstenu de parler l'avant-veille à ses neveux, et la vente à fonds perdu, qui dépourillait définitivement ceux-ci, était conclue depuis le matin même. Félix s'en alla, furieux, jurant qu'il ne remettrait plus les pieds chez son oncle sans même écouter ce dernier qui, la voix lamentable et une singulière petite flamme aux coins de ses yeux gris, lui certifiait qu'il était désolé, désolé...

Félix Carteret tint parole. On ne le vit plus dans la maison où M. Morissot demeurait livré aux bougonnantes sollicitudes d'Ursule. L'anniversaire de l'oncle Placide tombait quelques semaines plus tard, et le neveu attentionné de naguère ne manquait jamais de célébrer cette date mémorable par quelque cadeau habilement choisi.

Cette fois rien ne vint, ni neveu, ni cadeau, et les demoiselles Lamotte elles-mêmes s'abstinrent de paraître chez un parent qui avait indignement déçu leurs plus légitimes espérances.

— Là ! qu'est-ce que je vous disais ? grommelait Ursule. C'était à vos écus qu'on en voulait !

L'oncle Placide ne répondit rien. Il n'était pas fier, le pauvre oncle Placide, et désespérait d'avoir quelqu'un à embrasser ce jour-là, lorsque la jolie Marthe arriva, toute rose de son audace, et fort essoufflée du poids d'un énorme bouquet. Le cousin Jean la suivait de près, et fut accueilli comme elle par un sourire ému de l'oncle Placide.

— Voyons, mes enfants, fit-il, incapable de réfréner plus longtemps la question qui lui brûlait les lèvres, me direz-vous pourquoi vous oubliez régulièrement de me souhaiter ma fête autrefois, tandis que vous êtes aujourd'hui les premiers, pardon ! les seuls à vous montrer ici ?

De rose qu'elle était, Marthe devint d'un pourpre intense :

— Mais, mon oncle, balbutia-t-elle, c'est parce que... maintenant... vous ne risquez plus de vous méprendre sur nos intentions...

L'oncle Placide n'insista point : il avait compris. Et le soir, avant de s'aller coucher, il déclara à Ursule rayonnante, car la vieille fille adorait la gentille Marthe, que c'est joliment doux d'être aimé pour soi-même !

\* \* \*

M. Morissot était curieux par nature, et

plus ardent désir !... Ce matin encore, à l'annonce de la « guerre avec la Chine », il avait été sur le point de demander à son général la faveur de faire partie du corps expéditionnaire. Il y pensait sérieusement. N'était-ce pas l'occasion tant désirée de réaliser son rêve d'avancement.

Tandis qu'il aura beau être traité avec une affectueuse estime par M. de Verneuil et sa famille, il ne sera toujours, en réalité, qu'un subalterne, un salarié ! Alors qu'il vivra près de Chantal, une barrière infranchissable le séparera d'elle, se mettra entre lui et elle pour toujours ! Il ne peut se résoudre à prononcer le mot qu'on attend de lui, une sueur froide perle sur ses tempes, son regard se trouble, il se sent défaillir.

Chantal, anxieuse, attend l'issue du combat intime qu'elle soupçonne, sans se douter toutefois qu'elle seule est en cause dans l'indécision du jeune homme. Et très doucement elle interroge :

— Me suis-je trompée, Gauthier, ce sacrifice est-il au-dessus de vos forces ?... Ne me répondez pas immédiatement, un changement de vie si différent demande réflexion, je le comprends. Quelle que soit votre dé-

voyant que Marthe Gontaud qui lui rendait souvent visite à présent, ne paraissait guère sans être suivie à quelques minutes près par le cousin Jean, il interrogea de nouveau, un ou deux mois après :

— Dites-moi, mes petits, vous ne semblez pas vous déplaire ensemble. Pourquoi donc ne vous mariez-vous pas ?

Les deux cousins se regardèrent avec détresse et perdirent contenance. Puis, Marthe, la plus brave des deux, répondit avec une résignation désespérée :

— Parce que nous sommes trop pauvres, oncle Placide.

— Bah ! bah ! répliqua l'oncle Placide, qui détourna la tête pour ne pas laisser voir la petite larme qui montait à ses yeux pénétrants, vous êtes riches de jeunesse et d'espérance ! En attendant, venez voir souvent votre vieil oncle, qui, malheureusement, n'a que son affection à donner.

Les deux jeunes gens remercièrent avec effusion, mais ne purent longtemps jouir de cette invitation cordiale. Un matin, en effet, l'oncle Placide qui était de complexion sanguine fut trouvé mort dans son lit. Il avait succombé à une apoplexie foudroyante ; Marthe et Jean profondément affligés, pleurèrent de toute leur âme l'excellent homme auquel ils avaient pu témoigner sur la fin de ses jours une tendresse désintéressée. Mais une surprise attendait les neveux du défunt. En effet, à l'issue des obsèques, le notaire de feu M. Morissot annonça qu'il avait à donner lecture d'un testament déposé en son étude. Félix Carteret et les sœurs Lamotte dressèrent l'oreille avec une inquiétude obscure. Pourquoi avait-il fait un testament, l'oncle qui n'avait rien à laisser ?

Leur incertitude fut de courte durée. De sa voix la mieux timbrée, le notaire nuançait un ironique document par lequel M. Morissot apprenait à ses neveux que, jaloux de ne disposer qu'en faveur des plus dignes de la fortune laborieusement acquise, qu'il ne faisait aucune difficulté d'avouer en sa narquoise confession posthume. Rien n'était vrai de ce qu'il avait conté naguère à ses héritiers trop confiants, ni les spéculations désastreuses, ni la vente de la propriété, qu'il léguait avec tout le reste de ses biens à Marthe et à Jean, les seuls qui eussent tenu, selon la noble expression d'un grand seigneur d'autrefois, à être les courtisans du malheur, legs faits à la condition expresse que

cision, du reste, soyez certain que nous ne vous en estimerons pas moins.

Le jeune homme s'était repris, dominant son trouble il le répliqua avec calme.

— Je n'ai pas besoin de réflexion pour vous assurer de nouveau que je vous appartiens tout entier ! Je serai trop heureux, croyez-le, si je puis à la fois vous être agréable et être agréable à M. de Verneuil. Je suis prêt à prendre les dispositions nécessaires pour cela.

Elle le remercia d'un regard ému, et eut un sourire :

— Je vais danser plus légèrement ! dit-elle en se laissant enlacer par le jeune officier pour la valse qui commençait.

Mon père vous parlera lui-même, Gauthier, ne faites aucune démarche avant de vous être entendu avec lui, poursuivit-elle. J'ai seulement voulu vous prévenir et voir ce que vous en pensiez... Mais bien que votre acceptation comble nos vœux, réfléchissez bien avant de répondre. Je ne voudrais pas que vous agissiez dans un élan de dévouement pour vous exposer à des regrets tardifs.

— J'aime M. de Verneuil comme un père.

les deux amoureux hier trop pauvres se marieraient sans retard.

— Voyez-vous ça ! ne put se tenir de crier Félix exaspéré. Oh ! cet oncle Placide en avait-il de la malice !

Les demoiselles Lamotte avaient failli se trouver mal, et elles eurent grand-peine à effectuer une retraite pleine de dignité. Marthe et Jean ne disaient rien, eux ; ils se regardaient, ivres de joie, et là où il était, l'oncle Placide dut certainement sourire avec une malice attendrie à ce joli bonheur.

Paul JUNKA.

## La fenaison

va commencer dans nos contrées : déjà quelques prés ont été tondus, mais en général ce n'est guère qu'après la foire de juin qu'on s'y met sérieusement.

Pour faire du bon foin, substantiel, d'une saveur agréable et d'une mastication plus facile, afin d'être mieux digéré, il importe de faucher à point l'herbe qui doit le produire ; ce point, généralement trop inconnu dans nos villages, nous est naturellement indiqué par la physiologie végétale, et voici comment : dans les végétaux herbacés, la nature ne s'occupe de multiplier les plantes que lorsqu'elles ont acquis tout leur développement normal. C'est quand elles sont dans toute leur force de végétation et qu'elles n'ont plus à croître que les fleurs s'épanouissent. Les organes de la multiplication alors se développent, se mettent en contact, et la fécondation s'opère, pour la conservation et la multiplication des espèces. A partir de ce moment, le principal but de la nature est la formation de la graine, de l'œuf qui doit produire le nouvel individu : Tout est sacrifié pour cette fin dans la plante. Celle-ci qui s'épuise pour nourrir et former la graine s'amointrit, se durcit, emprunte peu ou point d'éléments de nutrition à l'atmosphère, et perd naturellement de ses principes alimentaires comme fourrage, au bénéfice de cette graine. Enfin, lorsque celle-ci est arrivée à son état de maturité, le brin d'herbe qui l'a fournie n'est plus qu'un brin de paille plus ou moins ligneux ; les feuilles sont desséchées, blanchies ou jaunies, elles sont non seulement alors re-

N'est-ce pas à ses bienfaits que je dois tout ce que je suis ? Rien ne me coûtera pour lui prouver mon affection !

— Et mon père vous aime aussi comme un fils, affirma Chantal, il voudrait tant que Luc vous ressemblât !

Luc !... ce nom résonna à l'oreille de Gauthier comme le son d'une cloche d'alarme. Que signifiait donc l'angoisse inexprimable que lui causait si subitement le nom seul de l'ami qu'il chérissait comme un frère ?

Était-ce un avertissement mystérieux qu'il touchait à une heure grave de sa destinée et que le fils du banquier jouerait pour lui un rôle néfaste ?... Enigme !

Mais que ce fût un pressentiment, ou qu'il fût simplement le jouet de son imagination, la vue de cette fête splendide avec ses flots de lumières, sa musique, cette foule joyeuse, ses parfums troublants, lui causait une impression de tristesse que ne parvenait pas même à dissiper le charme que Chantal que, pour la seconde fois de la soirée, il avait le plaisir de faire bostonner.

— J'ouvre le cotillon avec mon cousin Guy, lui dit-elle gentiment, mais je vous

lativement peu nutritives mais dures et dépourvues de saveur.

D'après ce phénomène de physiologie végétale que nous avons tous les jours sous nos yeux, pendant la durée de la végétation des prairies on comprend que la méthode vicieuse qui consiste à laisser mûrir le foin comme on dit, est nuisible, non seulement à la bonne qualité du fourrage, mais encore à sa qualité et à la facilité de sa mastication et par conséquent de sa digestion par les animaux qui le consomment.

Quel est donc le moment, indiqué par la raison et la pratique éclairée, pour faucher les prairies ?

C'est celui pendant lequel les plantes ayant tout leur développement ne sont pas encore épuisées par la formation de la graine.

Or, comme cette formation commence, immédiatement après la fécondation, il en résulte rigoureusement que la faux doit entrer dans les prés, lorsque la majorité des plantes est en fleurs ; nous disons de la majorité des plantes parce que leur floraison n'ayant pas lieu en même temps pour toutes, on doit se guider sur la moyenne indiquée par la plus grande quantité de fleurs épanouies. Du reste, avec un peu de pratique et d'esprit d'observation la question du moment propre au fauchage n'est pas difficile à résoudre.

Ainsi donc, en coupant l'herbe des prairies naturelles ou artificielles, au moment où la majorité des plantes qui la composent est en fleurs, on aura un foin plus abondant parce que c'est le moment du plus grand développement des végétaux herbacés qui le fournissent ; plus tendre et plus succulent, parce que il ne sera pas épuisé par la formation de la graine et qu'on ne l'aura pas laissé durcir sur pied.

Et la fauchaison faite au moment que nous venons indiquer n'a pas pour seul avantage de donner un foin de meilleure qualité plus abondant et d'une plus facile mastication pour être bien digéré, elle en a deux autres que voici :

Nous avons dit que lorsqu'une herbe forme sa graine, sa tige comme ses feuilles s'amointrissent, tendant à se dessécher,

Elles puissent donc dans l'atmosphère moins d'éléments nutritifs pour se nourrir et former la graine, et elles en demandent

réserve une figure, nous allons nous retrouver un peu plus tard.

Gauthier eut un geste de protestation.

— Cette faveur m'est très douce, et vous me voyez bien malheureux de ne pouvoir en jouir, dit-il. Mais que faire?... Je pars en manœuvre dans deux heures d'ici, et n'ayant été prévenu qu'au dernier moment, je n'ai pas eu le temps de faire quelques préparatifs indispensables.

Le visage de la jeune fille s'assombrit.

— Je regrette bien vivement cette coïncidence ! fit-elle. Mais le devoir passe avant le plaisir, c'est trop juste ! Et puisqu'il en est ainsi, je vais vous presser de partir, Gauthier. Ne vous attardez pas davantage ici, je vous en prie, cela vous donnera au moins une heure de repos. Passez par le jardin, si vous le voulez, vous gagnerez au moins cinq minutes. J'expliquerai à maman pourquoi vous n'avez pu prendre congé d'elle.

Le jeune homme serra respectueusement la petite main qui se tendait vers lui, et dans un mouvement spontané, il y appuya ses lèvres.

(A suivre.)

davantage au sol qui s'épuise d'autant plus qu'il fournit une plus grande quantité de nourriture au végétal produit. En conséquence une plante qui forme sa graine enlève plus de principes fertilisants de la terre que lorsqu'elle est coupée en fleur.

Pour laisser moins épuiser le sol d'un pré il y a donc avantage à couper son herbe pendant sa floraison. D'autre part, la pousse du regain est d'autant plus grande qu'elle a plus de temps pour se développer. Or, plus la récolte du foin est précoce, plus le regain a de temps pour croître et plus abondant est son produit.

Sous quelque point de vue donc qu'on l'envisage, la coupe des foin faite au moment indiqué par la physiologie végétale offre des avantages incontestables.



## Causerie du Docteur

### Bébé dans sa baignoire

Je ne suis pas fanatique des bains pour les bébés.

J'ai maintes fois établi qu'un bébé, frictionné à grande eau tous les jours, n'a pas besoin du bain journalier.

Le bain doit intervenir deux fois par semaine au plus.

On ne peut pas plus donner un bain sans baignoire que faire une omelette sans œufs, mais le plus pauvre peut acquérir cet ustensile sans beaucoup de frais. Le bain de pied en zinc est tout indiqué dans ce cas. Il va de soi que si l'on peut payer à Bébé une baignoire en porcelaine émaillée, c'est préférable. Fût-elle en or, il est indispensable que la baignoire soit propre et nettoyée à l'eau bouillante avant tout usage.

Voilà comment on prépare un bain simple.

La baignoire rincée, on y verse de l'eau bouillie tiède, 36 à 37 degrés, mesurés au thermomètre et non appréciés à la main... La main est un mauvais juge... J'en connais qui sont toujours chaudes et trouvent de la fraîcheur à une eau pourtant chaude. D'autres mains sont froides comme des peaux de serpent. Mettez-les en contact avec la même eau et, par contraste, elles la trouveront telle qu'elle est. Le thermomètre, lui, n'a pas de ces fantaisies. Il donne le degré mathématique. Au reste, son acquisition ne donne pas lieu à une dépense excessive. Pour dix sous on a aujourd'hui dans les bazars des instruments suffisants, sinon d'une précision absolue.

Il faut verser dans la baignoire assez d'eau pour que le Bébé soit couvert et ne se refroidisse pas. Pas d'excès, sous peine de débordement. Voilà Bébé dans sa baignoire. On ne l'y laissera pas plus de cinq à six minutes. Je suis l'ennemi de ces bains prolongés, de quinze ou vingt minutes, qui amoindrissent et affaiblissent le bébé, lui font une peau cataplasme.

Ces chers petits, il faut les placer adroitement dans leur baignoire. On leur pose la main gauche sous la nuque et la droite sous les deux jambes, en demi-gouttière, en ayant soin de faire passer l'index dans leur intervalle.

En général, une fois dans leur baignoire, les bébés poussent des cris de joie ou se livrent à un babillage ininterrompu.

Pourtant il en est qui braillent avec désespoir. Ils ont peur de se voir ainsi dans l'eau. Un truc très simple, c'est de les envelopper dans un lange qui leur cache leurs jambes.

Pendant que le nourrisson est dans le bain, on le savonne consciencieusement du haut en bas, avec la main droite demeurée libre, la gau-

che soutenant la tête pour que Bébé ne boive pas un coup.

Il s'agit maintenant de faire sortir du bain notre client... Que de rhumes pris parce qu'on a mal assuré ces conditions de sortie !

Un bain doit toujours être donné, l'hiver, dans une chambre chauffée à 20 degrés, au moins.

Il faut avoir sous la main des sorties de bain.

La meilleure, la plus pratique, est cette étoffe moelleuse, souple et chaude qu'on appelle le molleton. Ces peignoirs ont le grand avantage d'absorber vite et complètement le liquide. A défaut de molleton, on peut recourir à la flanelle, encore douce à la peau, mais moins absorbante.

Si la bourse n'est pas très bien garnie, on se servira d'une serviette-éponge ou d'un vieux linge usé, préalablement chauffé.

Le principal c'est de procéder vite à l'essuyage et d'assécher complètement la peau. Si l'on est en hiver, on remet le bébé dans son berceau pour faire sa réaction, sinon on l'habille, on lui donne à boire et on le fait sortir.

Mes lectrices ont trouvé peut-être ces indications trop minutieuses. Elles sont pourtant indispensables à remplir, car si un bain bien donné a son importance, mal donné il peut entraîner chez le bébé des troubles regrettables.



## Menus propos

**Siège couteux.** — Un négociant de Hambourg vient de recevoir de Los Angeles (Californie) un fauteuil qui n'a pas son pareil au monde. Il est construit entièrement de cornes de bœufs domestiques et de bisons, récoltées patiemment sur la côte du Pacifique par deux constructeurs-amateurs, MM. C. Snyder et Arthur Stephan, deux Allemands établis depuis longtemps à Los Angeles.

Les quatre pieds coûtèrent de longues recherches, car il est rare de trouver plusieurs paires de cornes exactement semblables, tant au point de vue de la longueur qu'à celui de la forme ; la courbe est plus ou moins accentuée. Et il faut aussi tenir compte de la couleur, qui varie d'un individu à l'autre.

Pour se procurer des cornes de bisons, les deux Allemands durent consacrer l'an dernier une partie de leurs vacances à parcourir les régions où ces grands bovidés erraient par milliers, avant d'être exterminés par les trappeurs entre 1875 et 1880.

Bref, il faut les croire quand ils nous affirment que ce fauteuil exigea plus de deux années d'efforts, tant pour se procurer la matière première que pour choisir les cornes symétriques, les assembler et les polir.

Il est tout aussi admissible que le musée de Los Angeles leur ait offert 2000 francs pour leur œuvre, et qu'ils aient préféré en doter un musée de leur ville natale.

\* \* \*

**Dentiste japonais.** — Ce dernier n'a besoin ni de clefs, ni de fauteuils à bascule, et c'est entre le pouce et l'index qu'il cueille délicatement la dent condamnée.

Le client, assis sur une natte, tend sa bouche, que l'opérateur maintient ouverte d'une main. De l'autre, il travaille, et, en moins d'une demi-minute, cinq ou six molaires passent de la mâchoire du patient dans la poche du prestidigitateur.

Cette façon de procéder nécessite une force et une adresse qui ne s'acquièrent qu'à la longue et par des exercices répétés.